

moments de leur passage que celui où Graillier et Lubat, de ses tambours divers, s'envolèrent vers la liberté, dialoguant habilement en des agrégats percus, porteurs pourtant d'une intense musicalité. D'une autre génération (si l'on accepte qu'aujourd'hui deux ans peuvent créer, musicalement, l'espace d'une génération) sont Villaroel et Nissim, les Méchali et Dejean, Sicard et Coppéré. On ne peut parler de la musique d'inspiration afro-américaine apparue en France au détour des années 70 sans évoquer ces noms ; beau compliment en vérité, mais, peut-être aussi, signe de l'étroitesse qui préside au



Manuel Villaroel

recrutement des jeunes musiciens, aux difficiles conditions qui sont faites à l'éclosion de personnalités nouvelles. Ainsi l'ensemble de Villaroel est-il toujours à la recherche d'un trompettiste depuis que Sonny Grey l'a quitté et la guitare de Dejean, malgré la plénitude, le liant qu'elle apporte aux ensembles, ne saurait remplacer l'attaque de la trompette, son tranchant en tête des masses sonores. La prestation du *Matchi Oul* fut néanmoins remarquable ; des arrangements nouveaux ont été présentés qui utilisent des structures rythmiques encore plus complexes qu'auparavant, implicites et fugitives, reposant sur le jeu d'ensemble, la découpe globale des compositions et non sur la rythmique proprement dite. Souvent, d'ailleurs, J.-L. Méchali abandonne ses caisses, d'où il souligne plus qu'il ne guide, pour le vibrapone. Villaroel, enfin, se fit entendre sur un piano « acoustique » et, davantage encore qu'au piano électrique, apparut comme un remarquable instrumentiste, à la fois précis et démesuré, mélodique

et dévastateur, d'une modernité dévorante et sans frontières. Aux pans de musique qu'ébranle Villaroel, aux laves incandescentes suivant sans défaillir la plus forte ligne de pente, Mico Nissim oppose une poétique du clavier et des mélodies, un incernable chant qui peut-être n'a pas trouvé encore son véritable cadre. Mais le pouvait-il à dix heures du soir, dans la froidure et l'humidité, devant un public fatigué par de longues heures d'écoute, lui-même déconcentré par l'attente ? Il fut pourtant prodigue d'effets fort bien venus, de compositions pleines d'imagination et nous permit de goûter encore les folles envolées de celui qui pourrait bien être l'un des altos les plus originaux de notre continent : Jef Sicard. — D.C.

Alan Silva and his Celestial Communication Orchestra : Silva (cello, vln, lead), Alan Shorter (bugle), Bernard Vitet (tp, vln, cor), Ray Stephens, Ted Curson, Jean-Louis Rondepierre (tp), Arthur Jones, Steve Potts, Steve Lacy, Hugh Levick, Lubomir Tamaskovic, Jacques Levavasseur, Bob Taylor, Frank Wright, Jouk Minor, Evan Chandler (anches), Robert Wood (vib), Irène Aebi (cello), Beb Guérin, Kent Carter, Jerome Hunter (b), Bobby Few, Richard Horowitz (p), François Tusques (p, célesta, org), Mohammed Ali, Kenneth Tyler, Oliver Johnson, Noel McGhie, Keno Speller (perc). Biennale de Paris, 1^{er} novembre.

Il y avait quatre mille cent personnes, l'autre jour, à la Biennale, pour écouter le grand orchestre d'Alan Silva, sans parler des resquilleurs. » (Delfeil de Ton, *Charlie Hebdo*, 8 novembre.) Pourtant le Parc Floral est loin du centre de Paris, pourtant il faisait froid ce soir-là à Vincennes (les musiciens jouaient en blouson, canadienne, anorak, et l'on pouvait repérer les souffleurs en action grâce à quelques nuages de vapeur), pourtant — surtout — tout le monde sait bien que « ce genre de musique n'intéresse personne »... Reste que la foule était silencieuse, attentive, ou enthousiaste dès que l'orchestre se taisait. Assis, debout, couchés, envahissant l'estrade réservée aux percussionnistes ou découvrant, en se promenant tout autour du podium, les éléments constitutifs de la masse sonore produite par le C.c.o., ces animaux inclassables et quasi légendaires que sont les fans du free avaient donc entendu l'appel d'André Francis. Il est vrai qu'après le concert de Silva donné en la Maison de l'O.r.t.f. (dont témoigne un album de trois disques publié par Byg) et sa participation au Festival de Royan (cf. *Jazzmag* n° 169), cet orchestre a pour les amateurs valeur de centre d'information et de confrontation. Lieu de rencontre(s) exceptionnel(les) pour tous les musiciens « free » installés ou de passage à Paris et, de

ce fait, à la merci d'inévitables variations de personnel, il permet, de ce côté-ci de l'Atlantique, de progresser (de manière aussi profitable pour les musiciens-producteurs que pour les amateurs-récepteurs) au niveau de la musique considérée/voulue comme pratique collective, prolongeant et diversifiant les tentatives de Bill Dixon, du Jazz Composers Orchestra de Mike Mantler-Carla Bley et, aussi, certains travaux antérieurs de Silva lui-même. Si, en ce *Rituals Number 2 You*, l'on a pu retrouver ce qui apparaît déjà comme constantes dans l'œuvre du C.c.o. (essentiellement, à tous niveaux et moments du procès musical, l'alternance/opposition de tous les éléments en jeu : distinction ou fusion des familles instrumentales, unissons torrentiels et redéfinition de la notion de « solo », renversement de la hiérarchie orchestrale vents / mélodie-percussion / rythme, remise en question des couples écrit-improvisé, ordre-délire...), quelques variantes aisément repérables démontreraient assez bien — alors même que la masse sonore résultante ne change guère d'un concert à un autre — à la fois l'importance décisive de certaines voix nouvelles et comment une voix isolée peut se définir et s'imposer en pareil contexte. Tandis que Silva, leader autoritaire, ne joue qu'après avoir fait baisser le ton à ses compagnons, ceux-ci semblent inventer, chacun à sa façon, les solutions qui leur permettront de se faire entendre même aux moments les plus torrides : pleine puissance et paroxysme continus pour Frank Wright, choix rigoureux du registre (souvent, par exemple, il joue en association avec les cordes) et de certaines zones de l'espace sonore pour Steve Lacy, jeu en force également en même temps qu'occupation, comme Lacy, de zones de moindre densité pour Bobby Few ou, pour le toujours surprenant Alan Shorter, en intervenant brièvement là (dans l'espace et le temps et même par rapport à ce qui se joue ou vient d'être joué) où personne ne l'attendait — au point que quelques notes collées en appendice/gag à un unisson terminal agaceront, semble-t-il, le pointilleux Silva qui fera jouer une seconde fois la conclusion par l'orchestre. Mais, ceci explique cela, le violoniste - violoncelliste - leader - compositeur - arrangeur à qui l'on doit un aussi prodigieux éveil, une telle mise en évidence de forces musicales jusqu'alors dispersées, avait encore une fois fait la preuve d'une maîtrise et d'un pouvoir d'invention que l'on chercherait en vain aujourd'hui du côté des « big bands » traditionnels et au personnel régulier. Pour Silva et ses musiciens, chaque concert fait problème. Aussi, chaque fois, la solution est-elle neuve. — P.C.